



Nous sommes Montréal

KARIM AKOUCHE
& les élèves de l'école Marguerite-De Lajemmerais
SOUS LA DIRECTION DE KATY TARI



POINTE-À-CALLIÈRE

Cité d'archéologie et
d'histoire de Montréal

Montréal 

Nous sommes Montréal

KARIM AKOUCHE
& les élèves de l'école Marguerite-De Lajemmerais
SOUS LA DIRECTION DE KATY TARI



POINTE-À-CALLÈRE

Cité d'archéologie et
d'histoire de Montréal

Montréal 

Ce projet est une collaboration entre Pointe-à-Callière et l'école Marguerite-De Lajemmerais à Montréal
Nous sommes Montréal

Directrice et chargée de projet: Katy Tari

Révision linguistique: Karim Akouche, Marie-Mylène Allard, Philippe Couture, Katy Tari

Design graphique: Gisèle H DGA

Collaboration spéciale à la création et à la rédaction: Karim Akouche

Collaboration de l'École Marguerite-De Lajemmerais: Ariane Lavoie, Nathalie Bastien, Valérie Lagrange

Enseignants de l'École Marguerite-De Lajemmerais: Marie-Mylène Allard, Philippe Couture

Élèves de l'École Marguerite-De Lajemmerais

Kacindy Alexandre, Sayeema Ali, Hawa Liliane Raphaël Bah, Ashley Baptiste, Eloïse Bissonnette, Daphnée Boudreault-Lorquet, Bianca Beaubien Pons, Flavie Belleau, Isra BenzineYousra Boudinar, Roselyn Brousseau-Leclerc, Tu Uyen Cao, Pascale Chalifoux, Mélody Chaput-Duclos, Soumeya Chelabi, Yasmine Chrigui, Noëlla Citeya, Felicia Cuculescu, Daisy Cunha Da Silva, Victoria Josianne Delango, Laurianne Desmarais, Élyse De Mulder, Ballandrade Dérisé, Anouch Desteredjian, Kyoko Ahtziri Diaz Gaytan, Lanika Dorminié, Enya Dubé, Ika-Aleisha Gheysa Dorsainvil, Marie-Jade Dupont, Fatima El-Najjar, Marwa Ezzine, Rusmia Faiza, Britany Fortin, Anaïs Fortin, Mayarly Bina François, Mai Ly Gareau, Sarah Godin, Briana Gonzalez, Fathima Hakim, Asma Islam, Jasmine Jordan, Taiyaba-Daniya Kazi, Ange Gabriella Kouegwa Ngante, Sophia-Keren Kudia, Rania Laidi, Anne-Sophie Laplante, Stacy Kerla Lauce, Laura Alejandra Lara Puentes, Esther Lulendo-Nsukunu, Aysha Mukarrama Hossain, Madusa Nagaratnam, Anna-Gabrielle Noel, Anum Noreen, Jade Melissa Ochoa Jimenez, Rania-Candice Omonga-Denewade, Radost Ivanova Pashova, Selene Karen Pereyra Quinteros, Annesha Rahman, Sayema Rahman, Saema Reza, Yasmine Skhy, Chirine Souad Bouzana, Rachel Tahir, Gabriela Tuesta Ardiles, Florie Ulysse, Émilie Tremblay, Stacy Bea Tshimanga, Sarah-Gabriela Villa-Zuniga, Dua Zakaria, Manel Zidour

Illustrations par les élèves de l'École Marguerite-De Lajemmerais

Tashiba Dahman, Nour Doghri, Ilham Farsi, Yilda Khettal, Wissame Malti, Marie-Pier Pelletier, Maya Rebbani

Pointe-à-Callière est subventionné par la Ville de Montréal.

Ce projet est réalisé grâce au soutien financier du gouvernement du Québec dans le cadre de l'Entente de développement culturel du programme Promotion du français lors d'activités culturelles (PFAC) du ministère de la Culture et des Communications.

Québec 



POINTE-À-CALLIÈRE

© 2019 Pointe-à-Callière

Pointe-à-Callière, cité d'archéologie et d'histoire de Montréal
350, place Royale, Montréal (Québec) H2Y 3Y5
pacmusee.qc.ca

Tous droits réservés

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-921718-68-4

Aux enfants d'ici, d'ailleurs, du passé et du futur.



Table *des matières*

AVANT-PROPOS	6
LIVRE 1. LA MYSTÉRIEUSE HISTOIRE D'ÂLIA	11
LIVRE 2. LA FASCINANTE HISTOIRE DE MAVY	37
LIVRE 3. L'ÉNIGMATIQUE HISTOIRE D'AMA.....	55
LES AUTEURES INSPIRÉES	74

Rêver et créer le récit de Montréal

par Katy Tari

Créer un récit collectif de type témoignage-fiction inspiré de l'histoire de Montréal, voilà le voyage dans lequel Pointe-à-Callière, avec la complicité de l'école secondaire Marguerite-De Lajemmerais, où le poète et romancier Karim Akouche s'est aventuré avec *Nous sommes Montréal*.

Ce tout nouveau programme éducatif et culturel a eu recours à la création littéraire afin d'amener le jeune public à aimer la langue française dans toutes ses dimensions. En filigrane, à cet objectif premier, les jeunes auteures devaient tisser des liens entre le passé de Montréal passé et leur expérience toute contemporaine dans cette ville. Ayant comme matière première tant l'acte de fondation de Ville-Marie et la vie pionnière de ses nouveaux arrivants que leur propre adaptation à la réalité montréalaise, les jeunes ont mêlé à ses ingrédients leurs rêves, leurs espoirs et leurs imaginaires.

En s'impliquant dans ce projet, Pointe-à-Callière souhaitait ancrer son action citoyenne certes dans la valorisation de l'histoire de tous les Montréalais mais également et surtout dans l'exercice de la langue française. Le choix de l'école Marguerite-De Lajemmerais, la seule institution académique de la Commission scolaire de Montréal qui accueille uniquement des filles, pour accomplir tout ceci s'est imposée de lui-même. Issue de différents milieux socioculturels où le français est rarement la langue maternelle, la clientèle de cette école s'avérait le milieu rêvé pour tester notre volonté de non seulement

faire aimer la langue française à un public dont cela n'était pas la langue maternelle tout en lui faisant vivre une expérience positive.

Dès les premiers échanges, la complicité s'est immédiatement installée avec la directrice adjointe, Ariane Lavoie, puis Valérie Lagrange, conseillère pédagogique de l'école Marguerite-De Lajemmerais, les enseignants Marie-Mylène Allard et Philippe Couture et bien sûr Karim Akouche. Leur enthousiasme manifeste, leur souhait de participer à une œuvre de création littéraire puisant dans son inspiration dans la fondation de Ville-Marie, tout cela a joué dans la mise en branle de *Nous sommes Montréal*. Fort de leur générosité et de leur volonté inflexible de faire vivre une expérience mémorable aux élèves durant des mois, ces dernières en sont venues à s'approprier le projet.

Nous sommes Montréal donne le ton. Inclusif, collectif et participatif, ce projet de rédaction a été celui de trois classes de jeunes adolescentes en pleine découverte du monde et, pour plusieurs d'entre elles, à leur adaptation à leur nouveau milieu de vie. Au terme du projet, celles-ci nous font découvrir trois personnages, Âlia, Mavy et Ama. Trois récits-fictions qui nous font voyager chacun dans leur univers intérieur respectif. Un univers qui est parsemé de rencontres avec les fondateurs de Ville-Marie, les artisans de la Grande Paix de Montréal et bien d'autres personnages.

La participation des élèves des trois classes est un franc succès dont nous nous réjouissons. Les élèves ont cru au projet et s'y sont investies de manière contagieuse. D'autres jeunes de l'école se sont lancées dans la création d'illustrations pour colorer les récits. Avec *Nous sommes Montréal*, ces élèves se sont prêtées au jeu de la langue et des mots, à l'exercice d'écriture dans un contexte de création.

À vous de poursuivre le voyage et de vous aventurer dans l'exploration sensible d'Âlia, Mavy et Ama.

L'art subtil d'écrire enseigné à la jeunesse

par Karim Akouche

Lorsqu'en février 2018, Madame Katy Tari, Directrice des collections, programmes et services aux publics du musée Pointe-à-Callière, m'a proposé de diriger des ateliers auprès de trois classes de la dernière école publique de filles de Montréal, Marguerite-de-Lajemmerais, j'ai tout de suite accepté. J'y voyais l'occasion d'enseigner l'art d'écrire à des adolescentes étincelantes de rêves, et aussi la possibilité de me plonger dans l'histoire de ma ville d'adoption, Montréal, depuis sa création jusqu'à nos jours. J'ai pour cela développé ma propre méthode où, tout au long des ateliers, j'ai invité les élèves, sous l'œil bienveillant de leurs profs, Marie-Mylène Allard et Philippe Couture, à mêler la petite et la grande histoire, à façonner des personnages réels et fictifs, à jongler avec le *mentir-vrai*, tout en transcendant les procédés conventionnels et académiques.

Après avoir essayé le roman, la poésie, le théâtre et le genre épistolaire, nous avons opté pour le conte qui motivait davantage les élèves et convenait parfaitement à leur imaginaire débordant.

En leur faisant écrire ces trois récits, mon objectif était de leur apprendre :

- L'essence du style, autrement dit l'adaptation de la forme au fond; le rythme; l'élimination des clichés, des adjectifs et des adverbes faciles; la découverte de son propre ton, la différence entre bien écrire et écrire bien...

- La technique du récit : création des personnages, progression de l'histoire, intrigue, mise en situation, art de la transition, fluidité du récit...

- Enseignement de l'histoire de Montréal (les fondateurs – Kondiaronk, Paul Chomedey de Maisonneuve, Jeanne Mance et Marguerite Bourgeoys – les dates marquantes, Ville-Marie et son fort, l'arrivée des Filles du Roy, la signature du Traité de la Grande Paix, la grande Recrue, la guerre contre les Iroquois...).

En plus du plaisir d'écrire collectivement ces trois histoires, nous avons pu tirer quelques leçons de vie. Dans le premier conte, *La mystérieuse histoire d'Âlia*, il est question à la fois de l'importance des origines et de l'ouverture à l'Autre : « Deux choses précieuses qu'il faut donner aux enfants : des racines et des ailes. » Dans *La fascinante histoire de Mavy*, l'accent est mis sur l'amour et la réconciliation : « Le secret de la réconciliation réside dans le pardon. C'est de l'amour que découle le vrai désir de la réconciliation. » Quant au dernier conte, *L'énigmatique histoire d'Ama*, il traite du pardon : « ... Le pardon n'est pas à sens unique, il est double : il soulage aussi bien le bourreau que la victime... Quittons ces rôles trop serrés pour nous et redevenons libres... Le pardon est une vertu ; la vengeance, un crime. »

Au bout de trois mois de travail assidu et d'émotions partagées, j'espère avoir réussi à éveiller l'esprit de ces jeunes filles à l'art subtil d'écrire et à l'importance de bien manier les mots dans un monde noyé dans la facilité et la vacuité des *tweets* et des textos. J'espère que cette initiative du musée Pointe-à-Callière ne sera pas la dernière et qu'elle encouragera les autorités et d'autres organismes à investir pleinement dans ce trésor que représente la jeunesse d'un pays.

LIVRE 1

*La mystérieuse
histoire d'Âlia*

*La vie est un défi à relever, un bonheur
à mériter, une aventure à tenter.*

Mère Teresa (1910 – 1997)


La collectionneuse

Appelez-la Âlia. Elle a 13 ans. Rousse. Elle n'est ni petite ni grande. Un physique ordinaire, mais aucunement banal. Un peu rebelle, les cheveux bouclés, elle est souvent habillée de manière négligée, mais avec un certain style. Elle a un tic : où qu'elle soit, à l'école ou à la maison, dans le parc ou dans son lit, elle fait craquer ses doigts, ce qui souvent agace ses amis et ses proches.

Âlia est une mordue non pas du magasinage, mais des objets usés et originaux : elle collectionne tout ce qu'elle trouve de rare et de beau. Sa chambre est un petit musée : partout des roches, des coquillages et des fioles de parfum vides. Sur les murs et au plafond, elle a épinglé des papillons.

Le mois de juillet de cette année abuse. Il est à peine dix heures du matin et il fait déjà un temps caniculaire. Tout le monde étouffe. Les arbres, les animaux, les oiseaux et les humains. Âlia n'est pas en reste, elle transpire. Elle n'est pas bien. Elle rechigne. En plus de la chaleur accablante, elle doit accompagner, presque de force, ses parents à Pointe-à-Callière, alors qu'elle voulait aller au cinéma avec ses copines.

Après avoir visité les vestiges au premier étage du musée, écouté une guide relatant interminablement l'histoire de Montréal



devant des tombes, des restes d'animaux, des statuettes et des maquettes, elle fait craquer de nouveau ses doigts et descend dans l'ancien égout aménagé en forme de tunnel.

Des jeux de lumière sont partout. Il y a foule. Des personnages en habits de l'ancienne époque défilent sur un écran. Par endroits, il y a des échelles et des tuyaux. Âlia est comme hantée. Elle entend le murmure de l'eau. Sent une forte odeur d'algue et de champignon. Tous ses sens se sont éveillés. Fascinée, elle s'arrête. Elle ne bouge pas, saisie par le tournis. Ses parents sont loin. Ayant peur de les perdre de vue, elle se hâte. Elle trébuche sur un objet qu'elle ramasse et met dans son sac. Elle va dans les toilettes pour le regarder de près. C'est un os humain. Peut-être une phalange ou est-ce un bout de tibia. Méfiante, elle le jette dans la poubelle. Perturbée, elle se tient la tête à deux mains. Elle fait encore craquer plusieurs fois ses doigts. L'envie de collectionner l'os la prend. Fouille dans la poubelle. Le récupère. Le remet dans son sac et court, comme une possédée, pour rattraper ses parents.



L'os percé

Une fois arrivée chez elle, Âlia est déroutée. À la fois intriguée et apeurée, elle hésite entre jeter l'os et le garder. Après avoir observé sa chambre, passé en revue ses collections de papillons, de coquillages et de roches, elle place l'os sur la table de chevet. Recule et l'observe de loin. Elle le trouve ressemblant à une flûte. Justement, l'idée de le transformer en cet instrument de musique lui plaît. Elle cherche dans la caisse à outils une perceuse et se met au travail. Ça tombe bien : son père et sa mère sont à l'extérieur. Âlia est seule à la maison. Elle fait quatre trous dans l'os avant de le porter à sa bouche.

Une voix étrange et grave, un Esprit, lui parle :

— Quel sacrilège, ma fille ! Tu n'aurais pas dû percer ce vieil os. Tu as profané l'esprit des ancêtres.

Un frisson parcourt le corps d'Âlia. Les mains froides, elle tente de s'enfuir.

La Voix l'en dissuade :

— La fuite n'est pas la solution. Cela ne sert à rien. Je suis partout. Je suis le vent.

Âlia se met en boule dans un coin de son lit.

L'Esprit tempère :

— Je ne suis pas méchant. Au contraire, je veillerai sur toi. Je te protégerai... à condition que tu ailles rencontrer des personnages anciens : des fondateurs de ta ville.

Après une pause, il ajoute :

— Combien as-tu percé de trous ?

D'une voix fluette, elle dit :

— Quatre petits trous.

L'Esprit lui répond :

— Tu vas devoir aller rencontrer quatre personnages. Le premier est un Amérindien. Il est important. C'est l'artisan de la Grande Paix de Montréal. Kondiaronk, le Rat musqué.

Âlia, amusée par le surnom, ébauche un sourire.

— Pourquoi l'appelle-t-on ainsi ? Ressemble-t-il à ce rongeur ?

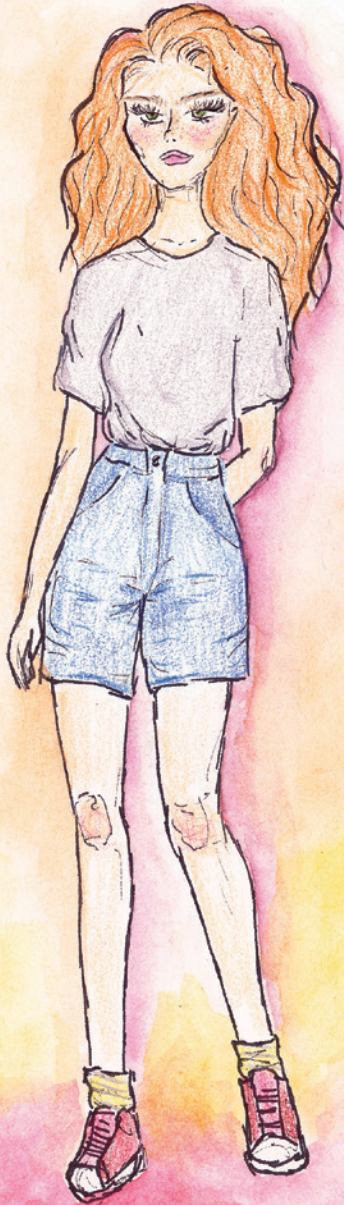
L'Esprit s'esclaffe.

— Non, c'est un homme vaillant et rusé. Il s'exprime bien. Ses mots apaisent les hommes en colère. C'est lui qui a réussi à réunir, à Montréal, des Français et plusieurs nations amérindiennes, alors qu'ils se faisaient la guerre depuis cent ans.

Âlia, soulagée, se relève. L'Esprit ajoute :

— Prends ton os percé, mets des chaussures de sport, couvre-toi bien et va à sa recherche.

Tout à coup, un immense brouillard envahit la chambre, la fenêtre s'ouvre dans un fracas de volets et Âlia s'envole.



Kondiaronk

Âlia atterrit au Mont-Royal. Elle aperçoit au loin un fort, quelques maisons entourées d'une palissade. Elle devine des ombres humaines s'affairant autour d'une grande maison. Elle descend à toute allure. Grimpe la clôture. Elle trouve une brèche dans la grande maison et s'y introduit.

Un homme, avec une crinière, est allongé sur une peau de bête. Il a le torse nu. Il est chaussé de mocassins, porte un collier en perles de bois et un pendentif en griffe d'ours.

C'est Kondiaronk. Il respire difficilement. Presque agonisant. La grippe, qu'il a contractée pendant son long périple des Grands Lacs jusqu'à Montréal, le lamine. Il vient de livrer un discours émouvant avec lequel il a convaincu toutes les factions de faire la paix.

La scène est émouvante. Âlia s'approche de lui doucement, prend son pouls, palpe sa poitrine, lui dit :

— Que vous arrive-t-il, grand chef ? Qu'avez-vous ? Répondez, je vous en prie.

Il lui répond d'une voix grave, mais faible.

— L'essentiel : j'ai la paix.

— Qu'est-ce la paix ?

— C'est le contraire de la guerre.





— Qui fait la guerre ?

— L'homme. La guerre a trop duré. Cent ans, c'est beaucoup. La guerre doit cesser. Les autochtones et ceux qui sont venus chez eux, en missionnaires ou en conquérants, doivent se réconcilier.

Il essaie de se redresser, en vain. Il dirige un doigt à sa gauche en demandant à Âlia de décrocher trois ceintures.

Elle le questionne :

— Qu'est-ce que c'est ?

Il chuchote :

— Ce sont des *wampums*, des ceintures de céramique.

— Elles servent à quoi ?

— La première, c'est pour essuyer les larmes ; la deuxième, c'est pour déboucher la gorge et les oreilles pour parler avec sincérité, et s'ouvrir à la parole de l'autre ; la troisième, c'est pour essuyer la natte teinte de sang des maisons des clans du conseil endeuillées par les pertes de vie à la guerre.

Âlia a les yeux mouillés. Le chef ajoute :

— Prends-les, ces ceintures, sont à toi.

— Qu'est-ce que j'en ferai ?

— Porte-les, puis offre-les à la prochaine personne que tu croiseras.

Soudain, on entend des salves et de chants chamaniques. Kondiaronk dit ces dernières paroles avant de fermer les yeux :

— Que la paix t'accompagne, ma fille ! Fais un pont de tous les êtres que tu rencontreras pour vivre avec assez d'amour et de fraternité.

Touchée, Âlia le couvre avec une couverture. Soudain, un brouillard épais se forme et un vent violent se lève et emporte la fille très loin.

Paul Chomedey de Maisonneuve

En entendant des voix humaines, Âlia est apeurée. Elle se réfugie au sommet d'un érable. De là, elle peut suivre la montée d'un groupe d'hommes vers le Mont-Royal. Guidé par un prêtre, Paul Chomedey de Maisonneuve, aidé par cinq hommes, porte une croix. Âlia est déstabilisée. Elle se parle à elle-même. Ce groupe l'intrigue. Que transporte-t-il? Que fait-il? Transporte-t-il un mort? Elle a une pieuse pensée pour la famille du défunt. Arrivés au sommet de la colline, les hommes creusent un trou. Âlia suit la scène de loin. Au moment où le religieux invite ses compagnons à la prière, Âlia dégringole de son arbre et s'approche du groupe. Elle reste cependant en retrait, hypnotisée par les chants liturgiques.

Au moment où Paul Chomedey de Maisonneuve bénit la croix, elle se montre et pose une question expéditive :

— Qui est mort ?

Les hommes en sont ébahis. Paul Chomedey de Maisonneuve lui répond :

— Il n'y a pas de mort, ma fille.

Après un silence, il poursuit :

— Nous sommes tous vivants.



Âlia, étonnée, lui demande :

— Mais vous avez creusé une tombe !

— Le trou est rond, il n'est pas rectangulaire. C'est un simple trou, pas une tombe. C'est pour planter la croix que nous avons portée de Ville-Marie.

— C'est étrange ! La croix est faite pour être accrochée dans une église.

— Vous avez raison, ma fille. Mais j'ai fait une promesse à Dieu.

— Comment ça ?

— Il y a quelques semaines, le Saint-Laurent a quitté son lit et la crue a enseveli le fort Ville-Marie. J'ai promis à Dieu que si l'eau se retirait de notre cité, je viendrais planter une croix au Mont-Royal. Mes prières ont été exaucées et je suis venu ici tenir ma promesse.

Après avoir planté la croix, le prêtre donne une hostie à Âlia. Satisfait du résultat, sieur de Maisonneuve invite la fille à les suivre à Ville-Marie. Là-bas, le seul boucher de la cité prépare un festin, un rôti de chevreuil, qu'une cinquantaine de personnes se partagent autour du feu.

Curieuse, Âlia demande à de Maisonneuve :

— Que faites-vous ici ?

— Nous sommes en train de bâtir une nouvelle ville en Nouvelle-France.

— D'où venez-vous ?

— De France. Moi, de Champagne exactement. Ma mission est de fonder une colonie sur cette île.

— Quand êtes-vous arrivés ?

— Depuis le 17 mai 1642. Nous avons fait escale à Tadoussac. Nous sommes partis de La Rochelle le 9 mai 1641. Lors de l'éprouvante traversée, j'ai perdu quatre de mes compagnons.

— Quand allez-vous repartir ?

— Quand Dieu le voudra. J'aime Ville-Marie et je souhaite y rester. On m'a offert l'Île d'Orléans, mais j'ai refusé. J'ai même

décliné la gouvernance de la Nouvelle-France.

Âlia brandit le présent de Kondiaronk.

— Tenez ces wampums. Ce sont des ceintures en céramique. Elles sont magiques : elles favorisent la paix et chassent la guerre.

Ravi, de Maisonneuve lui donne en retour un chapelet qu'il a sur lui.

— Garde-le sur toi. C'est cet objet qui te protégera. Donne-le à la prochaine personne que tu croieras sur ta route.

Une brume dense se forme, suivie d'une tempête qui se lève et emporte Âlia quelque part.

Jeanne Mance

Fin mars 1651. Il neige sans trêve depuis une semaine. L'Hôtel-Dieu, qui se trouve à quelques encablures du fort Ville-Marie, est cerné par des Iroquois. Cachés derrière des arbres et des rochers, ils lancent des flèches sur les soldats français qui ripostent, en vain, avec des fusils. Derrière les murs de pierre, s'activant dans une petite salle dédiée aux soins, Jeanne Mance est débordée. Avec une lingette imbibée d'huile, un fil et une aiguille, elle coud les plaies de cinq blessés adultes. À côté, Âlia tient dans son giron un enfant grippé. Suivant les consignes de Jeanne Mance, elle donne du sirop au patient de trois ans.

Un groupe de soldats surgissent et demandent à l'infirmière d'évacuer sur-le-champ les lieux. Le danger est imminent: les Iroquois sont plus nombreux et résistent mieux au froid. On fait monter Jeanne Mance et ses patients dans un fiacre et on évacue l'Hôtel-Dieu par la porte arrière en direction du fort Ville-Marie. Les deux chevaux qui tirent la calèche sont pris de panique. Le dard d'une flèche a atteint l'un d'eux. Il saigne au niveau du flanc. Ils accélèrent la cadence. La route est glissante. Ils manquent plusieurs fois de se retourner. À l'entrée du fort, la calèche exécute une cabriole. L'enfant échappe des bras d'Âlia et tombe. Elle saute et

lui porte secours. Il a le front qui saigne. Âlia, quant à elle, a les genoux et les mains écorchés. À peine descendue de la calèche, Jeanne Mance s'écrie, les mains en entonnoir :

— Femmes et hommes de Dieu, femmes et hommes de Ville-Marie, nous avons besoin de vous ! Aidez-nous à mettre les blessés dans la grande maison ! Aidez-nous !

On s'exécute. En moins d'une heure, les blessés sont soignés.

Âlia est dans un coin. Elle caresse le front de l'enfant qui ronfle sur ses genoux. Jeanne Mance s'approche et lui dit :

— Tu apprends vite, ma fille.

Elle pose sa main sur la tête d'Âlia.

— Tu as de la fièvre, mais ce n'est pas si grave. C'est à cause des blessures que tu as sur les pieds et les mains. Ne t'en fais pas. Elles sont bénignes. Tout ira bien.



Elle lui fait boire une décoction de plantes. Âlia la remercie :

— Que vous êtes généreuse, Madame !

— Merci. Cela me vient de la grâce de Dieu.

— Où avez-vous appris le métier de soignante ?

— C'est toute une histoire, ma fille. J'ai commencé jeune, en Europe, pendant la guerre de Trente Ans et l'épidémie de la peste qui ont ravagé l'Europe. Je voulais donner un sens à ma vie. Je voulais aider les autres, surtout les plus vulnérables, les malades, les blessés, les enfants pauvres.

— Vous êtes un exemple à suivre. Vous êtes une inspiration. J'aimerais devenir comme vous. Comment faire ?

— C'est simple. Applique à partir d'aujourd'hui ces quatre valeurs capitales : passion, patience, foi et bravoure.

Âlia est émue. Elle repose l'enfant sur une natte et fait un câlin à Jeanne Mance. Âlia tire de sa poche le chapelet de Paul Chomedey de Maisonneuve et le donne à son inspiratrice. En retour, cette dernière sort une bougie d'une boîte et l'offre à Âlia.

— Garde-la sur toi. C'est cette bougie qui éclairera la vie de la prochaine personne que tu croieras sur ta route.

Soudain, un brouillard envahit les alentours, suivi d'une tornade qui surgit et emporte Âlia quelque part.

Marguerite Bourgeois

Après avoir parcouru une centaine de kilomètres à cheval, Marguerite Bourgeois et ses cinq compagnes non cloîtrées arrivent dans un village amérindien. Leurs baluchons et valises contiennent toutes sortes de matériel : un métier à tisser, des aiguilles, du fil à coudre, du tissu, des ardoises, du papier, des pots d'encre, etc. Elles sont invitées dans un grand tipi. Autour d'un feu, une vingtaine d'Amérindiens savourent les paroles sages de la maîtresse de la maison, une vieille autochtone ridée et tatouée. À sa gauche, attentive et fascinée, les yeux mi-clos, Âlia écoute. La vieille sort de son giron une tortue et se met à caresser sa carapace. Elle explique : « La tortue est la mère du monde. Créature lente et robuste, elle symbolise aussi bien la sérénité, la patience que la ténacité. Elle représente également la vigueur et la santé. Elle est à l'image de notre Terre-Mère. Regardez sa carapace ! Elle est solide comme un roc, belle comme la montagne. Elle nous rappelle l'importance de protéger notre peuple des maladies, des choses nocives, de l'injustice, des péchés, des mauvaises langues, des guerres et des malheurs... »

Après les remerciements d'usage, Marguerite Bourgeois dit :

— Mes compagnes et moi sommes venues de loin pour une mission, non pas religieuse ou politique, mais humaine : donner



gracieusement, et sans contrepartie, des cours à vos enfants, des travaux pratiques, leur apprendre à écrire, à lire et à compter.

La vieille lui répond :

— Pour quoi faire ? Nous n'en avons pas besoin. Nous avons déjà notre langue, nos coutumes, nos signes, nos symboles, nos histoires et notre passé. Nous avons tout. Nous sommes des êtres paisibles et repus.

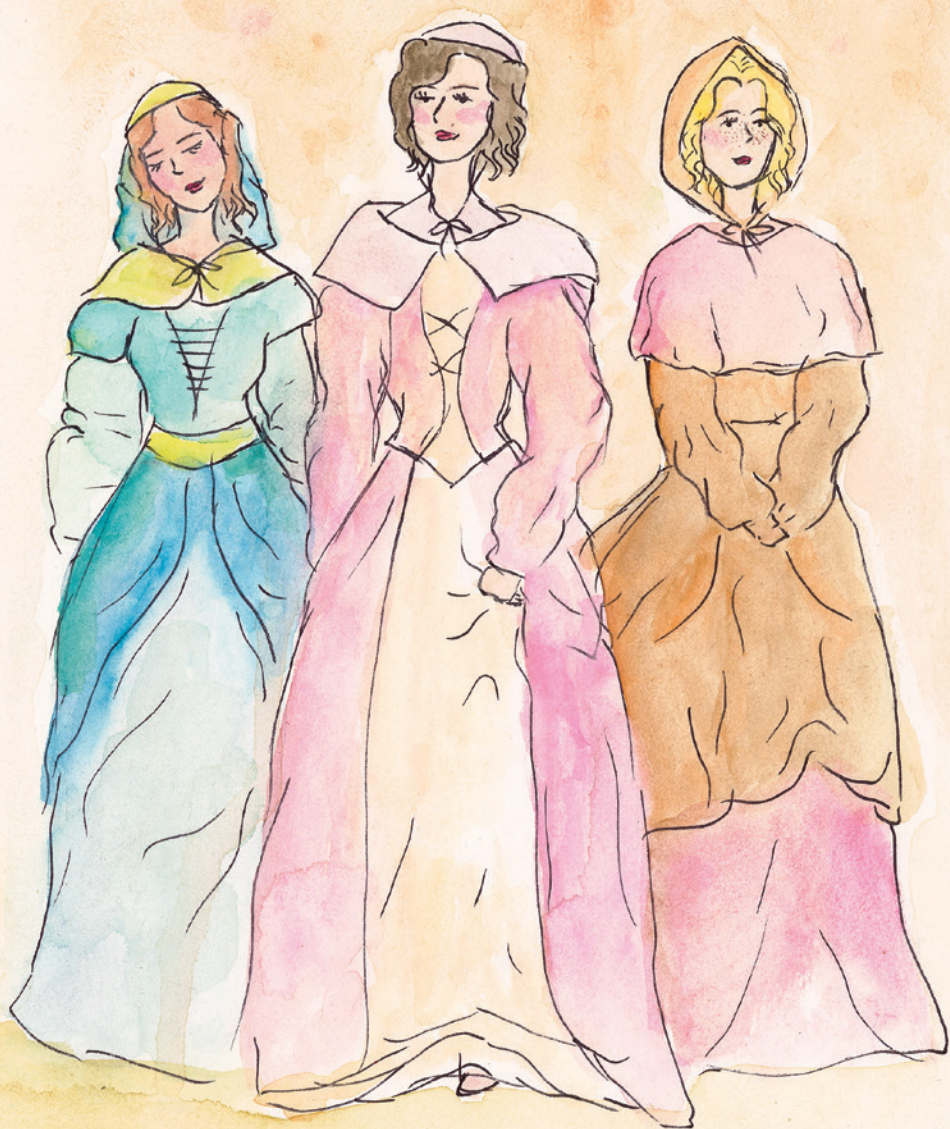
Marguerite Bourgeoys tire d'un baluchon des ardoises, des boîtes de craie, des pelotes de fil et des aiguilles.

— La langue française et les calculs s'ajouteront à votre langue et à vos coutumes. Nous ne sommes pas là pour vous corrompre. Nous ne cherchons pas le pouvoir, rassurez-vous. Mes sœurs et moi avons abandonné les frivolités de la vie, les travers de la vie bourgeoise, la débauche et tous les autres vices. Nous sommes des femmes pieuses. Nous ne travaillons pas pour le Roi de France, mais pour les pauvres, autrement dit pour Dieu... Nous avons même brisé des tabous : nous avons refusé d'être des sœurs cloîtrées, nous avons créé notre propre communauté religieuse. Nous sommes des femmes libres et responsables. Nous refusons, comme vous, les chaînes, toutes les chaînes...

Pendant que Marguerite Bourgeoys parle, ses amies distribuent aux autochtones les ardoises et les bâtons de craie. Une femme se lève et va chercher du pain bannique et des graines de pommes de pin, et les donne à Marguerite Bourgeoys et à ses compagnes. Âlia, émue par les échanges, sort la bougie de Jeanne Mance et l'offre à Marguerite Bourgeoys. La maîtresse du tipi, quant à elle, décroche d'une poutre une peau de castor tendue et séchée, frappée de plusieurs symboles. Avant de l'offrir à Marguerite Bourgeoys, elle lit d'une voix grave et empreinte de sagesse : « Prenez seulement des souvenirs, ne laissez que des empreintes. »

Soudain, la fumée remplit le tipi. La visibilité est réduite à zéro. Une bourrasque se lève et transporte Âlia jusqu'à chez elle.






Des racines et des ailes

Âlia est apaisée. Elle ne fait plus craquer ses doigts. Elle regarde par la fenêtre de sa chambre. Sa chevelure bouclée suit la danse du vent. C'est l'été. Il est dix heures du soir. Le soleil ne veut pas se coucher. Il fait beau. Les grillons jacassent. Les voisins font un barbecue. Dans le jardin, ça rit, ça parle et ça boit. Ils font la fête. La musique à fond. Âlia est heureuse, épanouie. Même si un maringouin lui avait piqué le poignet. Elle s'allonge sur son lit. Se repose. Fière, elle regarde sa collection d'objets : ses roches, ses coquillages et ses fioles de parfum sont toujours là. Les papillons l'épient du mur et du plafond. Elle saisit l'os troué et rit. Ses yeux se referment tout seuls. Elle s'endort, comme évanouie. Soudain, elle sursaute, l'os tombe sur le plancher. Confuse, elle ne sait plus où elle est. Elle s'étire et se pince la joue. Elle revient à elle-même. Sa chambre est plongée dans le clair-obscur. Le bruit du dehors s'est estompé. Elle a peur. Des frissons parcourent son corps.

Sans crier gare, l'Esprit lui parle, avec sa voix grave :

— Félicitations, Âlia. Tu as respecté ma parole. Tu as réalisé avec succès ta mission. Tu as vite grandi. Grâce à ce que tu as vécu, tu as appris à aimer l'histoire et la vie.

Âlia est toujours étourdie. L'Esprit ajoute, après une pause :



— Tu es dotée désormais de racines et d’ailes. Tu peux aller où tu veux. Marche, vole et sillonne le monde à ta guise. La terre, le ciel et ses étoiles sont à toi... Bonne chance, Âlia !

Le lendemain, Âlia, sereine et complètement transformée, accompagnée de ses parents, offre au musée Pointe-à-Callière un cadre dans lequel elle a gravé ce diction : « Deux choses précieuses qu’il faut donner aux enfants : des racines et des ailes. »

LIVRE 2

*La fascinante
histoire de Mary*

*La douleur qu'on partage est un lien plus
solide que l'amour.*

Alexandre Dumas fils (1847)

Mavy et ses parents

Son nom est Mavy. Elle a 15 ans. Elle vit chez ses parents, dans un 5 ½, au premier étage d'un duplex à Hochelaga.

Mavy est trop petite pour son âge. Ses yeux noirs sont luisants : trop grands pour son visage. Complexée par une tache de naissance qu'elle a sur le cou, elle porte souvent, et non sans fierté, une écharpe fleurie pour la cacher.

Montréal accueille l'automne comme il se doit. Ses arbres sont vêtus de robes bariolées. Ses habitants troquent leurs shorts et t-shirts pour des pantalons et des chandails à manches longues.

C'est connu : octobre est capricieux. Le temps tergiverse, les gens attrapent souvent des rhumes et des gripes. Mais il fait beau : les feuilles craquent sous les pieds des flâneurs. Les écureuils s'agitent plus que d'habitude. Comme les humains, ils s'activent. Ils s'approvisionnent en noix pour faire face à l'hiver qui revient bientôt.

Les parents de Mavy ne s'aiment plus. Chaque soir, ils se disputent. Cela dure depuis plus de deux ans. Cette nuit, aux environs de onze heures, le ton monte entre eux. Mavy est triste. Elle a craqué dans sa chambre. Elle met quelques vêtements dans son sac et sort sur la pointe des pieds : elle fugue. Elle ne sait pas

où elle va. Après avoir parcouru plusieurs rues, elle tombe sur le parc La Fontaine. Là-bas, livide et essoufflée, elle se cache dans un buisson. Elle verse quelques larmes, s'endort sur le sac avant d'être réveillée par une voix rauque et mystérieuse. Le parc est envahi par la brume. La voix lui intime l'ordre d'aller se désaltérer à la fontaine.

— Bois quatre gorgées, ma fille.

Effrayée, Mavy s'exécute.

La Voix poursuit :

— Bravo, ma fille. La source est enchantée. Tu as désormais le pouvoir de voyager dans le temps. Sois rassurée : je suis ton protecteur, aucun mal ne t'atteindra. Rencontre quatre personnes qui ont fait l'histoire de ta ville et reviens ici. Si tu veux avoir l'amour et la paix, suis mes ordres. Va-t'en, ma fille, fonce, n'aie pas peur, pars à l'aventure !

Wissame Malti *Mavy*





Kondiaronk

Août 1701. Mavy se réveille dans un brouillard épais. Elle ne voit rien, se frotte les yeux, tâtonne. Son sac n'est pas là. La source, non plus. Mavy n'est plus au parc La Fontaine. Désespérée. Elle ne sait pas où elle est. Elle se relève, titube et parvient à se redresser. La ville a disparu, les lampadaires, les bâtiments, les rues, les voitures, les bus, les gens, les chiens. Elle crie : Aidez-moi ! L'écho de sa voix retentit au loin. Elle est en pleine forêt. Elle se fraie un chemin parmi les ronces, les pins, les érables et les bouleaux. Au fur et à mesure qu'elle descend, le brouillard se dissipe. Elle devine un camp, cerné d'une clôture de pilotis en bois. C'est le fort Ville-Marie. Au milieu, des ombres humaines forment un grand cercle. Autour d'un feu, les unes, aux cheveux longs, des autochtones, dansent et tapent sur des tambours pendant que d'autres, des Français, font retentir leurs fusils et canons.

Mavy s'avance discrètement, fait le tour de la forteresse et trouve une brèche et s'y introduit. Un homme, coiffé d'une crinière, se lève et se met à parler à la foule qui se tait tout à coup. C'est le chef huron-wendat Kondiaronk. Même affaibli par une grippe et un long périple, ses mots sont puissants, ils touchent l'auditoire. C'est lui qui a convaincu plus de trente-neuf nations amérindiennes

et les Français de faire la paix. Pendant deux heures, debout à côté du gouverneur Callière, Kondiaronk parle, avec des mots simples, mais profonds, empreints de poésie et de sagesse. Cachée dans la foule, Mavy écoute.

— La guerre a trop duré, mes frères. Cent ans de haine, c'est beaucoup. Nos mères ont trop pleuré. Le sang a coulé à flots. La terre n'en veut plus. Les arbres, les aigles, les bisons et les enfants veulent la paix. Nous sommes tous faits de la même façon : que nous soyons Français, Iroquois ou Hurons, nous avons deux yeux, une bouche, un nez, dix doigts, nous sommes des enfants de la Terre-Mère, protégés par le même Ciel. Nous sommes certes différents, mais riches de nos différences, de nos langues et de nos croyances respectives...

Pris soudain d'une toux, il s'assoit et ajoute d'une voix faible :

— Je mourrai aujourd'hui ou demain, mais je partirai le cœur léger et l'âme paisible. La paix doit régner ici, pour toujours. Je vous fais confiance.

Tout le monde applaudit. Les soldats français tirent des salves. Émue, Mavy surgit au milieu et avance vers Kondiaronk. La foule se fige, les yeux pleins d'étonnement. Le chef autochtone, intrigué par l'intrusion de la fille, lui fait un geste. Il lui offre un présent, trois wampums, des ceintures de porcelaine, et lui murmure :

— Je sais d'où tu viens, ma fille. Le monde dans lequel tu vis n'est pas sûr. Donne ces ceintures à la prochaine personne que tu rencontreras sur ton chemin. La première, c'est pour essuyer les larmes et pleurer les morts ; la deuxième, c'est pour déboucher la gorge afin de parler avec sincérité et déboucher les oreilles pour s'ouvrir à la parole de l'autre ; quant à la troisième, c'est pour essuyer la natte teinte de sang des maisons des clans du conseil, endeuillées par les pertes de vie à la guerre.

Soudain, le ciel se couvre et explose dans un orage violent. Une brume se forme tandis que la foule se dissipe. Mavy se retrouve

seule, mouillée. Elle se recroqueville sur elle-même et pleure.

La Voix étrange du parc La Fontaine se fait entendre à nouveau :

— N'aie pas peur, ma fille. Comme promis, je te protège. Félicitations. Tu as accompli avec succès ta première mission. Une deuxième aventure aussi fascinante que la première t'attend. Sois courageuse, relève-toi et pars !

Paul Chomedey de Maisonneuve

C'est l'aube. Mavy est réveillée par des cris. Intriguée, elle sort la tête du rocher derrière lequel elle a passé la nuit. Deux vaisseaux chargés d'êtres humains et de matériel accostent à la pointe du Saint-Laurent. À peine a-t-il débarqué que l'un d'eux, un noble, Paul Chomedey de Maisonneuve, embrasse le sol. Entouré de ses compagnons, épuisés par le mal de mer et la longue traversée, il saisit une motte de terre et l'éparpille, les yeux rouges, mais rieurs. Mavy en est ébahie. Sur-le-champ, elle va à leur rencontre. Elle les trouve en train de faire une prière collective. À la fin, elle tend les trois wampums au sieur de Maisonneuve. Celui-ci n'en revient pas.

— Qui es-tu, fillette ?

— Je m'appelle Mavy, je viens de loin... d'un autre temps.

Étonnés, ils lui répondent d'une seule voix.

— Tu viens d'Europe ?

— Non, du futur. Le grand chef, le vénérable Kondiaronk, m'a demandé de vous remettre ces trois ceintures.

De Maisonneuve hésite avant de les prendre. Tout le monde les considère avec méfiance.

— Elles servent à quoi ces ceintures ?

— Ce sont des wampums. Des ceintures sacrées, des ceintures

qui diffusent l'amour et la paix.

Il les embrasse. Un de ses compagnons les lui met autour de la taille.

Mavy lui dit :

— Elles vous vont bien.

Après une pause, elle lui demande :

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle de Maisonneuve. Je viens d'une famille de nobles, de l'est de la France. Je suis venu pour une mission religieuse. C'est la Société Notre-Dame de Montréal qui m'a envoyé pour convertir les Indiens au catholicisme.

— Pour quoi faire ? Les Amérindiens ont leurs religions, leurs coutumes, leurs langues.

De Maisonneuve lui répond, sûr de lui et de sa foi :

— Les hommes peuvent mentir, mais Dieu jamais.

Mavy n'est pas séduite par ces paroles. Son regard est attiré par l'écusson cousu à la poitrine de son noble interlocuteur.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Trois flammes ondoyantes.

— Que représentent-elles ?

— Beaucoup de choses.

Il tire de sa poche un couteau, arrache le blasonnement et l'offre à Mavy.

— Elles représentent le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Soudain, la brume envahit la pointe de l'île. Mavy est comme ensorcelée. Elle a le vertige. Elle s'effondre. De Maisonneuve, ses compagnons et les vaisseaux disparaissent d'un coup. La Voix étrange du parc La Fontaine retentit encore une fois :

— N'aie pas peur, ma fille. Comme promis, je te protège. Félicitations. Tu as accompli avec succès ta deuxième mission. Une troisième aventure aussi fascinante que la deuxième t'attend. Sois courageuse, relève-toi et va-t'en !

Jeanne Mance

Janvier 1645. Jeanne Mance fait bâtir un dispensaire, une sorte de grange divisée en deux boxes contenant, d'un côté, six lits pour hommes et, de l'autre, deux pour femmes. Dans un coin de chaque salle, sont posés ou suspendus, çà et là, une grosse croix, un long crucifix, deux lampes à cire, des serviettes, des fioles à base de plantes, des seringues, des lancettes, une bassine, des pots de chambre, etc. Un foyer en fonte, placé au milieu du dispensaire, crache une chaleur qui tente d'apaiser l'humeur grise des patients: un Huron-Wendat grippé, un soldat français mutilé, un maçon blessé au poignet, une femme qui attend l'accouchement et, enseveli sous un drap, le petit corps d'une fille. C'est Mavy. Elle tremble tout à coup, torturée par une migraine et le tournis. Elle sursaute, jette son drap et s'écrie :

— Aidez-moi ! La douleur, comme une cloche, cogne dans ma tête. Je souffre.

Les autres patients se mettent sur leur séant. Jeanne Mance, qui était en train d'essorer une lingette, va la voir et la rassure.

— Tout va bien, Mavy.

— Où suis-je ?

— Au dispensaire de Ville-Marie.

Mavy essaie de se lever, pousse un râle, a mal partout.

Jeanne Mance touche sa tête.

— Tu as encore de la fièvre, ma fille. Ne bouge pas.

Elle trempe sa lingette dans une bassine de neige et la dépose sur le front de Mavy. Celle-ci lui demande :

— Êtes-vous docteur ?

— Je suis surtout une femme pieuse. J'ai appris le métier d'infirmière par défaut. Avais-je le choix ? Pas vraiment. Affectée par les ravages de la guerre de Trente Ans et la peste, je suis allée sur le terrain pour soigner des malades et des blessés. Enfant, j'ai fait vœu de chasteté.

— D'où êtes-vous originaire ?

— De Langres. Je suis née dans la haute bourgeoisie champenoise. Mavy sourit.

Jeanne Mance lui dit :

— Je sais. Cela ne se voit pas.

— Mais vous êtes élégante.

— Cela me touche.

La fille tire de sous son drap le blasonnement de Maisonneuve et l'offre à Jeanne Mance. Émue par ce geste, elle embrasse Mavy sur la tempe. Après lui avoir arrangé les cheveux, elle lui tend un flacon contenant un mélange d'essence de sapin et de cire d'abeille.

— Enduis-toi le front avec cet onguent. Cela calmera ta migraine. Quand tu seras guérie, offre-le à la prochaine personne que tu rencontreras sur ta route.

Soudain, un brouillard dense envahit Ville-Marie. Mavy a le tournis. Elle vacille. Jeanne Mance, ses patients, le dispensaire, les lits et tous les objets s'envolent d'un coup. La Voix étrange du parc La Fontaine se fait entendre une nouvelle fois :

— N'aie pas peur, ma fille. Comme promis, je te protège. Félicitations. Tu as accompli avec succès ta troisième mission. Une quatrième aventure aussi fascinante que la précédente t'attend. Sois courageuse, relève-toi et cours !



Marguerite Bourgeois

1658. Marguerite Bourgeois vient de faire construire une école-étable à Ville-Marie. Elle donne ses cours de langue, de travaux pratiques, de calculs et de religion au milieu des vaches, des moutons, des chiens et des poules. Ses élèves sont riches et pauvres, jeunes et vieux. Assis sur deux bancs de fortune – une planche sur deux bûches – ou carrément sur des tas de foin, ils consomment avec gourmandise les enseignements de leur maîtresse. Avec un bout de craie, ils écrivent des lettres ou des chiffres sur des ardoises. Il y a sept enfants français, une femme et un homme français, et une fille autochtone. Marguerite Bourgeois dispose d'une plume, d'un encrier et de feuilles, le tout déposé sur une petite table. En arrivant le matin, elle souhaite la bienvenue à ses élèves.

— Que Dieu vous conduise sur le chemin du savoir et de la foi !

Les animaux s'agitent dans l'étable. Soudain, on entend un son aigu. Tout le monde tend l'oreille. Marguerite Bourgeois s'approche des bêtes. Sans prévenir, Mavy en sort. En se levant, elle se cogne la tête contre une poutre.

Elle a passé la nuit entre les animaux. Elle avait froid. C'était pour se réchauffer.

— Quel miracle ! Viens que je te bénisse, l'accueille d'emblée
Marguerite Bourgeoys.

Mavy, en se frottant la tête, avance d'un air méfiant.

Marguerite balbutie un psaume.

— Assieds-toi, ma fille.

Elle lui examine la tête avant de souffler dans sa chevelure.

— Tu n'as rien, ma fille... As-tu besoin de quelque chose ?
As-tu faim ?

— Non. J'ai seulement soif.

Marguerite Bourgeoys lui donne une cruche de lait de brebis.

— Bois à ta santé, à celle des humains et à celle de Dieu.

Elle l'invite à se joindre aux élèves. Au lieu de donner le cours prévu, elle se met à raconter sa vie. Elle n'a pas le choix, Mavy, curieuse, lui a posé toutes sortes de questions.

— Je suis originaire de Champagne... À vingt ans, à la suite d'une procession, j'ai abandonné les frivolités de la vie... C'est Louise Chomedey, une religieuse de la Congrégation de Notre-Dame de Troyes, qui m'a présentée à son frère Paul Chomedey de Maisonneuve. Il cherchait une enseignante pour la petite colonie et sa sœur lui a suggéré mon nom. J'ai tout de suite accepté l'offre et j'ai rejoint la grande Recrue de 1653 qui a sauvé d'extinction Ville-Marie et sa cinquantaine d'habitants.

Satisfaite, Mavy sort la fiole d'essence de sapin et de cire d'abeille, et l'offre à Marguerite Bourgeoys, laquelle lui donne, en retour, une ardoise.

Tout à coup, une tempête soulève le toit de l'école-étable. Marguerite Bourgeoys, ses élèves, les animaux, le foin, les ardoises, les boîtes de craie, les planches et les bûches s'évaporent. Engourdie, Mavy tremble.

La Voix étrange du parc La Fontaine se fait entendre une cinquième fois :

— N'aie pas peur, Mavy. Comme promis, jamais je ne

t'abandonnerai. Bravo ! Tu as accompli avec succès ta dernière mission. Tu as mon estime et mon admiration.

Pardon, amour et réconciliation

C'est l'aube. Le brouillard est épais. Le temps, humide. La terre, moite. Mavy se réveille au parc La Fontaine. Égarée, elle se frotte les yeux. Ankylosée, elle a des sueurs froides. Son cœur bat fort. Elle jette son écharpe. Elle cherche son sac et ses affaires. Elle les voit. Le vent les a éparpillés. Moqueurs, des écureuils sautillent dans tous les sens.

Le brouillard s'estompe lentement. L'Esprit la rassure de sa voix grave :


— Félicitations, ma fille ! Tu as réussi. Tu as respecté ma parole. Tu t'es réconciliée et avec l'histoire et avec toi-même. Regarde-toi : tu n'as plus besoin de ton écharpe. Sois fière de ton physique et accepte-toi comme tu es.

Des larmes de joie dégringolent sur ses joues. Soulagée, elle répond :

— Merci. Pourriez-vous m'aider à régler aussi le problème de mes parents ?

— Dis-leur ceci : « Le secret de la réconciliation réside dans le pardon. C'est de l'amour que découle le vrai désir de la réconciliation. »

Sur ce, Mavy retourne chez elle et rentre dans sa chambre



discrètement. Ses parents sont à l'extérieur, en train de la chercher. Ils ont déjà fouillé de fond en comble les chambres, les placards, les armoires, le jardin et toutes les rues avoisinantes.

Au retour, en s'apprêtant à alerter la police, sa mère découvre, le combiné à sa tempe, les paroles de l'Esprit que Mavy a inscrites sur l'ardoise qu'elle a accrochée au mur du salon.

« Le secret de la réconciliation réside dans le pardon. C'est de l'amour que découle le vrai désir de la réconciliation. »

Intriguée, elle sautille de joie et informe sans tarder son mari. Tous les deux, réconciliés, vont serrer dans leurs bras leur héroïne adorée, la fascinante Mavy.

LIVRE 3

*L'énigmatique
histoire d'Ama*

Aujourd'hui est l'élève d'hier.
Proverbe allemand

Le garçon espiègle

Elle s'appelle Ama. Un prénom qui signifie eau en cherokee. Un prénom qui lui sied bien. Et à son âme et à son physique.

Ama a environ quinze ans. Grande et brune. Ses cheveux noirs tressés sont ramassés dans une natte. Ses yeux sont bridés. De son collier coloré pend une griffe d'ours.

Contrairement à la majorité des filles de son âge, Ama n'aime ni le sport ni la musique, elle préfère les livres. Elle lit tout ce qu'il lui tombe sous la main. Sa mère l'a d'ailleurs surnommée « la souris de bibliothèque » : elle a dévoré des centaines de contes, de bandes dessinées et de romans fantastiques.

C'est l'été. Il fait chaud à Montréal. La terre est brûlante. Le temps est lourd. Le ciel n'est pas sûr.

C'est la fin de l'année scolaire. En guise de récompense, Ama et une trentaine d'élèves sont invités par leur professeur à une sortie de classe, dans une réserve amérindienne, à Kahnawake, à soixante kilomètres de Montréal. Il leur a loué à cet effet un grand chalet, en aval des rapides de Lachine. Il leur a concocté un programme riche : des parties de soccer et de hockey, de la pêche, du kayak, du canoë et toutes sortes de jeux. En plus de ces diverses activités, chaque élève plantera un arbre.

La première journée a commencé par une collation, suivie d'une partie de soccer. Le professeur a formé deux équipes. Ama a été désignée gardienne de but. Quelques minutes plus tard, n'ayant pas envie de jouer, elle simule une blessure à la cheville et s'éloigne du groupe. Elle s'en va sur le radeau attaché par une corde au quai. Elle prend place sur une chaise et sort le livre Jonathan Livingston le goéland de Richard Bach. Après en avoir lu une dizaine de pages, elle s'assoupit.

Un garçon espiègle arrive sur la pointe des pieds et, la trouvant ronflante, dénoue discrètement la corde et pousse le radeau.

Soudain, le vent souffle, les nuages s'agitent, un orage éclate. Le radeau tombe dans les rapides et emporte dans son courant Ama. Elle crie et demande secours. Trop tard, le professeur et les élèves n'ont pas pu la sauver.

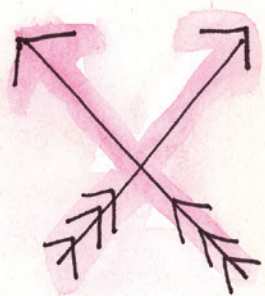
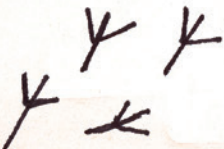
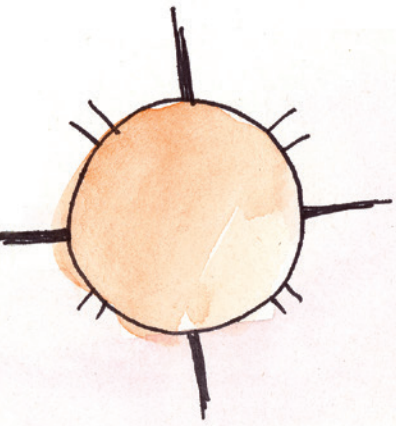
Assis sur une pierre, Isha pêche tranquillement. C'est une créature insaisissable. Un caméléon. Il change sans crier gare de morphologie. Tantôt humain, tantôt oiseau. Voyant Ama en train de dériver, il jette sa ligne, et hop, il se transforme en aigle, en pygargue à tête blanche. Il transporte la fille dans ses pattes. Au bout d'une cinquantaine de kilomètres, il la dépose quelque part sur le bord du Saint-Laurent.

Ama est pétrifiée de peur et de fatigue. Isha reprend sa forme humaine et lui parle :

— Tout ira bien, ma fille. Tu as ma bénédiction. Tu as reçu le don de voyager dans l'espace et dans le temps. Je serai toujours là pour te soutenir. Promis. Je suis ton protecteur et ton conseiller.

Il ajoute, après une pause :

— Le pardon est une rose ; la vengeance, une épine. Bon vent, Ama !



Kondiaronk

Frappée par une vague, Ama heurte un rocher. Elle saigne du pied droit. Elle marche en boitillant. Au loin, des centaines d'Amérindiens dansent et chantent autour d'un feu géant. Intriguée, elle s'avance avec méfiance. Saisie par une frayeur soudaine, elle se dissimule derrière un arbre. Le son des tambours l'envoûte. Confiante, elle se montre.

Juché sur un rocher, Kondiaronk, sortant de sa méditation, l'aperçoit. Il se lève et siffle. Les tambours se taisent d'un coup. Comme un seigneur romain, malgré la grippe qui le malmène depuis plusieurs jours, il descend pour la rejoindre. Il la couvre d'emblée d'une peau de castor. La sentant fiévreuse, il lui fait préparer une tisane de cèdre blanc. Ama avale d'un trait le liquide bouillant. Ragailardie, elle suit le chef dans l'enceinte construite sous les ordres du gouverneur Callière. Sur un mur sont accrochés plusieurs objets : un capteur de rêves, des colliers, des têtes de bison, des wampums...

- Je vous remercie pour la tisane, murmure Ama.
- C'est la rivière et le cèdre qu'il faut remercier, ma fille.
- Qui êtes-vous ?
- Je m'appelle Kondiaronk, de la nation huronne-wendat.

Une toux le force à s'asseoir sur une natte.

— Que fais-tu ici, ma fille ?

— J'étais dans une classe verte avec notre professeur et des amis, et j'ignore comment j'ai été projetée jusqu'à chez vous.

— D'où viens-tu ?

— De Saint-Léonard.

— Où se trouve-t-il ?

— Dans l'est de Montréal.

— Mont-Royal ?

— Non, Montréal.

— Nous sommes à Hochelaga. Les Français l'ont rebaptisée Ville-Marie.

— L'époque a changé. Ville-Marie est devenue Montréal avec plus d'un million d'habitants.

Kondiaronk invite Ama à s'asseoir. Elle lui demande :

— Que faites-vous ici ?

— Nous sommes venus faire la paix. La guerre dure depuis plus de cent ans. Les ennemis sont multiples. Les Iroquois ne s'entendent pas avec les autres nations amérindiennes et les Français. Ceux-ci étaient missionnaires avant de devenir de véritables colons. Le sang a trop coulé. Les larmes ont détrôné les rivières. Personne n'a gagné. La haine ronge les cœurs. En tant qu'homme de paix, j'ai sillonné le nord-est de l'Amérique pendant des années afin de convaincre toutes les factions de s'asseoir autour de la table de la concorde. Nous sommes ici environ 1 300 Amérindiens. Nous avons canoté des centaines de kilomètres. Plusieurs de nos frères sont morts pendant le périple, éliminés par la fièvre. Mais nous avons tenu bon.

Il saisit un calumet, l'alluma et en tire trois bouffées.

— La première bouffée est pour essuyer les larmes des veuves ; la deuxième, pour sécher le sang des martyrs ; et la troisième, pour apaiser les esprits de vengeance.

Il le tend à Ama et l'invite à faire de même. Elle manque de s'étouffer. Elle veut le rendre à Kondiaronk qui, affectueusement, lui dit à mi-voix :

— Garde-le sur toi. Il t'accompagnera dans ta quête. Offre-le à la prochaine personne qui croisera ton chemin.

Soudain, Isha réapparaît, sous sa forme d'aigle. Il prend Ama dans ses pattes et la dépose au Mont-Royal.

Il la rassure :

— Ne t'inquiète pas, Ama ! Tu as toujours mon soutien et ma protection.

Après un silence, il poursuit :

— Le pardon est une colombe ; la vengeance, un vautour. Bon vent, Ama !



Paul Chomedey de Maisonneuve

Ama se promène sur la colline, subjuguée par la mystérieuse aventure qu'elle vit. Elle a faim, cherche de la nourriture. Elle trouve des baies, les croque. Elles sont sucrées. Elle se lèche les babines. Des paroles chantées au loin lui parviennent à l'oreille. Elle dévale la colline en direction du fort Ville-Marie. À l'intérieur, adossé au puits, accompagné de son luth, Paul Chomedey de Maisonneuve chante. Les mots sont tristes, comme les notes de son instrument :

*« La foi qui fut au cœur d'où sortirent ces larmes
Est le premier essai de tes premières armes,
Pour qui tant d'ennemis à tes pieds abattus,
Pâles ombres d'enfer, poussière de la terre,
Ont connu ta fortune, et que l'art de la guerre
A moins d'enseignements que tu n'as de vertus. »¹*

Ama s'approche de lui, par-derrière, à pas feutrés. À la fin de la chanson, elle lui chuchote :

— Votre chanson est si belle, mais ô combien triste !

Surpris, il ne lui répond pas sur le coup. Méfiant, il l'a prise pour une Iroquoise. Rassuré par le sourire d'Ama, il lui dit :

1. Extrait de *Les larmes de Saint Pierre*, François de Malherbe (1555-1628).

— Je suis Paul Chomedey de Maisonneuve. Je suis originaire de Champagne. J'ai fondé Ville-Marie et j'ai du chagrin.

— Pourquoi ?

— Mes supérieurs ne sont pas reconnaissants. Je quitte ma cité pour toujours. J'ai dédié ma vie à cette colonie et l'intendant Alexandre de Prouville de Tracy m'intime l'ordre de retourner en France. J'ai donné vingt-quatre ans de ma vie à ce projet. Vingt-quatre ans, ce n'est pas rien ! Je n'ai pas de descendance. Je mourrai à Paris seul... et triste.

Touchée par le sort de sieur de Maisonneuve, Ama lui offre le calumet et lui dit :

— Tirez trois bouffées. Cela vous consolera. La première, c'est pour effacer votre chagrin ; la deuxième, c'est pour faire taire les armes ; et la troisième, c'est pour apaiser les esprits agités.

De Maisonneuve s'exécute. Soulagé, il gratte les cordes de son luth et chante un dernier couplet :

« *Va, laisse-moi, dit-il, va, déloyale vie ;
Si de te retenir autrefois j'eus l'envie,
Et si j'ai désiré que tu fusses chez moi,
Puisque tu m'as été si mauvaise compagne,
Ton infidèle foi maintenant je dédaigne ;
Quitte-moi, je te quitte, et ne veux plus de toi.* »²

Isha réapparaît dans la peau d'un vieil autochtone. Il tient Ama par la main et la congratule :

— Tu te débrouilles bien, ma fille. Les deux premières rencontres se sont déroulées comme il se doit. Continue ton périple, ne lâche pas, le temps et l'espace t'appartiennent. Je serai toujours à tes côtés.

Il ajoute, après une pause :

— Le pardon est un nectar ; la vengeance, un poison. Bon vent, Ama !

² Deuxième extrait de *Les larmes de Saint Pierre*.

Jeanne Mance

Des coups de canons et des cris stridents retentissent. Sanglante bataille entre Français et Iroquois. Ama, épouvantée, se hâte. Tombe. Elle a mal à la cheville. Sa jambe gauche est écorchée. L'Hôtel-Dieu n'est pas loin. Elle y entre en clopinant. Ça tombe bien : Jeanne Mance est là, en train de soigner un Amérindien grippé. À pas d'écreuil, Ama s'introduit dans la chambre à coucher de la pieuse infirmière et fouille dans ses affaires. Elle ouvre un tiroir et en tire une bible. Dans la bible, il y a trois feuillets : le testament de Jeanne Mance. L'encre y est encore fraîche. Ama essaie de déchiffrer les mots écrits dans un français désuet. En vain. Le Livre saint lui échappe. Alertée par le bruit, Jeanne Mance surgit tout à coup dans l'embrasure de la porte.

— Que cherches-tu ici, fille de Dieu ?

Ama, interdite, ne sait pas quoi répondre.

Jeanne Mance, vieille et fatiguée, mais sûre d'elle et de sa foi, s'approche.

— La curiosité n'est pas un péché, ma fille ; au contraire, c'est une vertu. La seule erreur que tu aies commise, c'est de lire un texte secret.

Un peu rassurée, Ama lui demande :



Marie-Pier Pelletier *Jeanne Mance*

- Votre texte est secret ?
- Oui, c'est un testament.
- Le testament ne doit pas se lire ?
- Si, mais après la mort de celui qui l'écrit. Mais tu es une privilégiée. Tu as lu le mien avant tout le monde.

Jeanne Mance réalise que la fille a du sang sur la jambe. Elle va dans la salle de soins et en revient avec une bassine, une fiole et une lingette.

Pendant que la vieille pieuse soigne Ama, celle-ci, toujours ébahie, lui demande :

— Vous allez donc mourir bientôt ?

— Je ne sais pas exactement quand. Mais j'accueillerai la mort avec le sourire. J'aurai fait et vécu beaucoup de choses. J'ai aimé de tout mon cœur Dieu et ses enfants. J'ai fait de mon mieux pour aider les pauvres, les blessés, les malades et les déshérités.

Jeanne Mance aide Ama à se relever. Elle saisit les trois feuillets, les plie et les donne à Ama. Ensemble, elles vont dans la salle à côté. Jeanne Mance montre un lit à Ama, l'invite à se reposer et reprend ses soins avec l'Autochtone.

Le lendemain, avant le départ d'Ama, Jeanne Mance lui chuchote à l'oreille quelques mots : « Les grâces que Dieu me fait m'obligent à me rendre plus fidèlement attachée à son bon plaisir. Il n'y a rien au monde que je ne fasse pour accomplir cette divine et tout adorable volonté, qui est le seul désir et amour de mon cœur. C'est là toute ma passion ; ce sont là toutes mes affections, c'est mon seul amour... »

Isha redevient aigle. Perché sur un érable, il glatit. Admiratif des prouesses d'Ama. Il descend et l'invite à monter à califourchon sur ses ailes :

— Je suis fier de toi, ma fille. Tu es une battante, une battante de lumière. On y va, le temps presse. Une autre rencontre aussi mystérieuse que la précédente t'attend quelque part.

Il poursuit, après un silence :

— Le pardon est une abeille ; la vengeance, une guêpe.

Marguerite Bourgeois

La corne de brume signalant l'arrivée d'un bateau réveille Ama qui, sans attendre, dévale la colline. Une trentaine de filles descendent du Phoenix de Flessingue. Ce sont des filles du Roy. Ama se mêle à la foule. Au loin, du côté de Ville-Marie, Marguerite Bourgeois arrive, accompagnée d'une cinquantaine d'hommes qui jouent du coude et se donnent des coups d'épaule. C'est la confusion. Le nombre d'hommes supplante celui des femmes. Marguerite Bourgeois est dépassée. Elle doit monter sur un rocher pour apaiser les nerfs des hommes. Elle exige du calme et les invite à faire connaissance dans la sérénité et la foi de Dieu. Un homme trapu saisit brutalement Ama par le bras. Elle s'écrie. Marguerite Bourgeois hèle Ama et la fait sortir de la cohue.

— Où sont tes bagages, ma fille ?

— Je n'en ai pas. J'ai les mains vides.

Marguerite Bourgeois est intriguée.

— Nous n'avons presque rien ici, en Nouvelle-France.

— Je sais... Qui sont-elles, ces filles ? D'où sortent-elles ?

— Ce sont les filles du Roy. Elles ont été recrutées par l'intendant Jean Talon afin de peupler la Nouvelle-France... Et toi, d'où sors-tu ?

— Je viens du futur, d'ici et d'ailleurs. J'ai déjà rencontré trois fondateurs de Montréal: Kondiaronk, Paul Chomedey de Maisonneuve et Jeanne Mance.

Après une pause, elle lui demande franchement:

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas avec un de ces hommes?

Marguerite Bourgeoys sourit.

— Impossible. Je suis une religieuse. J'ai troqué les frivolités de la vie pour la foi en Dieu... C'est grâce à la sœur de Maisonneuve, mon amie Louise, que j'ai décidé de m'engager dans la colonie...

Ama écoute avec intérêt la passionnante histoire de la pionnière de l'Éducation en Nouvelle-France, tandis que la foule se dirige vers le fort Ville-Marie.

Marguerite Bourgeoys conduit Ama à l'école-étable, lui prépare une couche dans un coin, pas loin des moutons, des bœufs et des poules.

— C'est ici que tu passeras la nuit. Fais de doux rêves, ma fille.

Vers minuit, Isha, sous sa forme d'aigle, atterrit sur la fenêtre de l'étable. Il pousse un cri pour réveiller Ama. Il l'invite à monter sur son dos.

Il lui dit:

— La boucle est bouclée, Ama. Ton voyage est un triomphe. Tu as su faire du malheur un bonheur, de la tragédie un fascinant périple.

Il ajoute:

— Retiens à jamais ces mots: Le pardon est une vertu; la vengeance, un crime.

Sur ce, il bat des ailes et soulève Ama vers de lointains cieux.



Maya-Rebbani *Marguerite Bourgeoys*

Le retour d'Ama

C'est depuis un mois environ qu'Ama a disparu. Ses parents et les autorités l'ont cherchée sans résultat. Les sauveteurs n'ont trouvé que son collier avec la griffe d'ours. La presse et la télévision en ont parlé presque sans relâche, pendant les deux premières semaines, mais, depuis un certain temps, son cas a été relégué au second plan. Les tweets de Donald Trump et la légalisation de la marijuana au Canada occupent tout le terrain médiatique.

Mi-juillet. Montréal vibre au rythme de ses festivals. La Ronde est pleine à craquer. La plage Jean-Drapeau est prise d'assaut par des familles.

Le musée Pointe-à-Callière vient d'achever la rénovation de son fameux « égout », l'ancienne rivière Saint-Pierre. Les journalistes sont venus en grand nombre avec leurs caméras braquées sur les administrateurs. Soudain, un son métallique se fait entendre, accompagné d'un bruit de pas. Ama, échevelée et les vêtements pleins de boue et de salpêtre, sort derrière une dalle qu'elle soulève, comme un spectre. Un cameraman, qui avait suivi de près l'histoire de sa disparition, la reconnaît. Il détourne son projecteur et la fixe. C'est filmé en direct. Abasourdis, ses parents découvrent sur le petit écran le visage émacié de leur fille. Quelques minutes

plus tard, la police et les pompiers arrivent. Ils écartent les gens attroupés autour d'Ama. Ils tracent un périmètre de sécurité. Les pompiers sortent une civière et l'y installent. Ils la couvrent d'un tissu et la font entrer dans un camion qui la transporte à l'Hôpital général juif.

Le lendemain, lorsqu'Ama s'apprête à quitter la salle de soins, rétablie, accompagnée de ses parents, elle reçoit la visite de l'adolescent espiègle qui avait dénoué la corde du radeau à Kahnawake. Il bafouille, les yeux rouges et humides :

— J'ai commis une grave bêtise, Ama. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je ne me sens pas bien. Je suis rongé par les remords.

Ama le serre dans ses bras. Interloqué, il ajoute :

— Tu me pardonnes ?

— Oui. Je n'ai pas le choix. En le faisant, je suis gagnante moi aussi. Le pardon n'est pas à sens unique, il est double : il soulage aussi bien le bourreau que la victime.

— Suis-je un bourreau ?

Ama esquisse un sourire.

— Pas tout à fait. Tu es un faux bourreau, comme moi qui suis une petite victime. Quittons ces rôles trop serrés pour nous et redevenons libres. Mon esprit protecteur, Isha, m'a souvent répété ceci : « Le pardon est une vertu ; la vengeance, un crime. »

Soulagé, il soupire avant de lui offrir une copie du manuscrit qu'il vient d'écrire : L'énigmatique histoire d'Ama.

— J'en suis l'auteur, mais je tiens à en partager les droits avec toi... Tu es un personnage inspirant, courageux, doux, généreux...

— ... et libre... totalement libre !

Ils rient à l'unisson en se donnant des coups de poing affectueux.

Ama rejoint ses parents qui l'attendent dans leur voiture, laquelle démarre en trombe, crachant un nuage de fumée et de poussière.



Yilda Khettal



Marie-Pier Pelletier

9.



Tasbiha Lahman



Ilham Farsi

LES AUTEURES INSPIRÉES

La mystérieuse histoire d'Âlia

Marie-Mylène Allard, enseignante

Sayeema Ali
Chirine Souad Bouzana
Pascale Chalifoux
Felicia Cuculescu
Élyse De Mulder
Ballandrade Dérisé
Anouch Desteredjian
Kyoko Ahtziri Diaz Gaytan
Lanika Dorminié
Enya Dubé
Marwa Ezzine
Anaïs Fortin
Mai Ly Gareau
Sarah Godin
Aysha Mukarrama Hossain
Taiyaba-Daniya Kazi
Ange Gabriella Kouegwa Ngante
Anne-Sophie Laplante
Stacy Kerla Lauce
Selene Karen Pereyra Quinteros
Annesha Rahman
Sayema Rahman
Émilie Tremblay
Sarah-Gabriela Villa-Zuniga
Dua Zakaria
Manel Zidour

La fascinante histoire de Mary

Marie-Mylène Allard, enseignante

Hawa Liliane Raphaël Bah
Ashley Baptiste
Bianka Beaubien Pons
Flavie Belleau
Isra Benzine
Yousra Boudinar
Roselyn Brousseau-Leclerc
Mélody Chaput-Duclos
Soumeya Chelabi
Yasmine Chrigui
Noëlla Citeya
Daisy Cunha Da Silva
Laurianne Desmarais
Ika-Aleisha Gheysha Dorsainvil
Marie-Jade Dupont
Rusmia Faiza
Mayarly Bina François
Briana Gonzalez
Fathima Hakim
Asma Islam
Jasmine Jordan
Stacy Bea Tshimanga
Rania Laidi
Laura Alejandra Lara Puentes
Madusa Nagaratnam
Anum Noreen
Radost Ivanova Pashova
Saema Reza
Yasmine Skhy
Rachel Tahir

L'énigmatique *histoire d'Ama*

Philippe Couture, enseignant

Kacindy Alexandre

Eloïse Bissonnette

Daphnée Boudreault-Lorquet

Tu Uyen Cao

Victoria Josianne Delango

Fatima El-Najjar

Britany Fortin

Sophia-Keren Kudia

Esther Lulendo-Nsukunu

Anna-Gabrielle Noel

Jade Melissa Ochoa Jimenez

Rania-Candice Omonga-Denewade

Gabriela Tuesta Ardiles

Florie Ulysse

Nous sommes Montréal

KARIM AKOUCHE
& les élèves de l'école Marguerite-De Lajemmerais

Marie-Mylène Allard, enseignante; Philippe Couture, enseignant

Kacindy Alexandre
Sayeema Ali
Hawa Liliane Raphaël Bah
Ashley Baptiste
Eloïse Bissonnette
Daphnée Boudreault-Lorquet
Bianka Beaubien Pons
Flavie Belleau
Isra BenzineYousra Boudinar
Roselyn Brousseau-Leclerc
Tu Uyen Cao
Pascale Chalifoux
Mélody Chaput-Duclos
Soumeya Chelabi
Yasmine Chrigui
Noëlla Citeya
Felicia Cuculescu
Daisy Cunha Da Silva
Victoria Josianne Delango
Laurianne Desmarais
Élyse De Mulder
Ballandrade Dérisé
Anouch Desteredjian
Kyoko Ahtziri Diaz Gaytan
Lani'ka Dorminié
Enya Dubé
Ika-Aleisha Gheysa Dorsainvil
Marie-Jade Dupont
Fatima El-Najjar
Marwa Ezzine
Rusmia Faiza

Britany Fortin
Anaïs Fortin
Mayarly Bina François
Mai Ly Gareau
Sarah Godin
Briana Gonzalez
Fathima Hakim
Asma Islam
Jasmine Jordan
Taiyaba-Daniya Kazi
Ange Gabriella
Kouegwa Ngante
Sophia-Keren Kudia
Rania Laidi
Anne-Sophie Laplante
Stacy Kerla Lauce
Laura Alejandra Lara Puentes
Esther Lulendo-Nsukunu
Aysha Mukarrama Hossain
Madusa Nagaratnam
Anna-Gabrielle Noel
Anum Noreen
Jade Melissa Ochoa Jimenez
Rania-Candice
Omonga-Denewade

Radost Ivanova Pashova
Selene Karen
Pereyra Quinteros
Annesha Rahman
Sayema Rahman
Saema Reza
Yasmine Skhy
Chirine Souad Bouzana
Rachel Tahir
Gabriela Tuesta Ardiles
Florie Ulysse
Émilie Tremblay
Stacy Bea Tshimanga
Sarah-Gabriela Villa-Zuniga
Dua Zakaria
Manel Zidour



POINTE-À-CALLIÈRE

Cité d'archéologie et
d'histoire de Montréal

Montréal



ÉCOLE
MARGUERITE-
DE LAJEMMERAIS

ISBN 978-2-921718-68-4



978 2 921718 68 4